

Cela ne date pas d'hier - que nous attachions plus d'importance à la guérison de notre corps qu'à la vie de notre âme ; que notre santé physique nous passionne davantage que notre salut éternel. La comparaison des deux textes de ce dimanche nous le confirmera : dans l'Évangile, Notre Seigneur guérit un sourd qui parlait difficilement. Les foules sont dans l'admiration devant cette guérison et, bien que Notre Seigneur ait fait ce miracle à l'écart des curieux, bien qu'il ait donné consigne de ne pas en parler, ceux qui étaient présents s'extasient et répandent abondamment la nouvelle ! Dans l'Épître, en revanche, saint Paul nous parle d'un événement immensément plus important que la guérison de cet homme - qui était sans doute très belle et essentielle pour lui mais qui n'a rien de commun avec l'événement en question : la Résurrection du Fils de Dieu. Pourtant, que faisons-nous de cette nouvelle - que nous avons, contrairement aux foules de la décapole, mission d'annoncer et de proclamer car elle change la face du monde ? Souvent, nous n'en faisons rien... fragiles dans la foi, maladroits dans son annonce, toujours à nous interroger : mais comment va réagir mon entourage si je lui donne pareille nouvelle ?... Et, au fond, est-ce tellement important d'annoncer Jésus ressuscité ? On peut bien vivre au quotidien : faire ses courses, jouer avec ses enfants, regarder la télévision sans penser à la Résurrection.

C'est bien le drame, en effet : on s'habitue à tout - même à oublier combien Dieu nous aime. Combien Il pense à nous. On s'habitue à tout - même à vivre à l'horizontale, sans transcendance, sans infini. Ne nous y trompons pas : la vie corporelle est belle et bonne : elle est un don de Dieu très précieux qui demande, ainsi, à être préservé et épanoui. Mais elle n'est pas l'alpha et l'oméga de notre existence. Elle en est le socle indispensable mais elle n'en est pas le but. Ce n'est pas elle qui donne du sens à notre séjour sur la terre. Vivre est bien plus que simplement « être en vie ».

Pour nous qui souffrons d'infirmités et de maux divers, qui endurons dans notre chair la maladie et la mort de nos proches, il y a dans l'Évangile de ce dimanche un mystère : pourquoi Jésus ne guérit-il pas tout le monde ? Pourquoi avoir réservé cette faveur à ce sourd de la décapole, en plein pays païen, alors que tant de ses congénères souffraient du même mal et n'ont pas été soulagés de leur infirmité ? Pour deux raisons, me semble-t-il (qui toutes

deux se complètent) : la première est que Dieu nous a donné, par les merveilles de la nature et les moyens de la technique, par notre intelligence et notre bon sens, notre ténacité et notre patience, les facultés de nous soigner. Dieu nous fait confiance. Confiance aux talents qu'Il nous a confiés. La seconde est que Notre Seigneur est venu pour nous sauver - et non avant tout pour nous guérir. Nous sommes déjà si attachés à la vie de notre corps et tellement peu à la vie de notre âme ; nous sommes déjà si peu passionnés de notre salut... Si Jésus s'était mis à guérir tous les malades, nous ne l'aurions même pas écouté lorsqu'il nous aurait parlé du Royaume des Cieux. Nous aurions dit : « Assez de cela ! Plus tard ! Guéris d'abord mon cousin »...Et nous aurions ainsi couru derrière un bonheur qui n'existe pas : nous pensons, en effet, sans cesse que la béatitude se trouve dans une vie sans souci, sans danger, sans maladie...alors qu'elle se trouve dans l'Amitié avec Dieu.

Cette amitié qui se déploie en charité fraternelle suppose, naturellement, que je fasse tout mon possible pour soulager les peines du prochain mais cette amitié dépasse l'horizon de mon simple quotidien corporel : elle peut se vivre dans la solitude comme dans la compagnie des autres hommes, dans la pauvreté comme dans la richesse, dans la santé comme dans la maladie. Cela ne signifie pas qu'il faille négliger de soulager les misères du prochain mais cela veut dire : « ne pas annoncer à un pauvre qu'il est aimé de Dieu, c'est l'appauvrir encore davantage. Ne pas annoncer aux hommes que la vie est plus que la santé corporelle, c'est leur enlever encore un peu plus de vie ».

Ne perdons pas de vue le but, la priorité, le sens : la vie corporelle est bonne et bénie de Dieu - elle doit être protégée et développée ; mais c'est la vie spirituelle, de prière et de charité, qui donne la saveur à notre existence. Il ne s'agit pas de sacrifier celle-ci à celle-là. Sinon, nous aurons bien vite perdu et l'une et l'autre. Et si nous attachions autant - voire plus ! - d'importance au salut de notre âme qu'au soin de notre corps ?